



HAL
open science

Repenser les modes d’habiter pour retrouver l’esprit des lieux

Nicole Mathieu

► **To cite this version:**

Nicole Mathieu. Repenser les modes d’habiter pour retrouver l’esprit des lieux. Les nouveaux cahiers franco-polonais, 2007, “ Genius loci face à la mondialisation ”, 6, p. 33-44. hal-02177756

HAL Id: hal-02177756

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02177756>

Submitted on 9 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**LES NOUVEAUX
CAHIERS
FRANCO-POLONAIS**

Genius loci face à la mondialisation

No 6/2006

NICOLE MATHIEU

CNRS, Université de Paris-I Panthéon Sorbonne

REPENSER LES MODES D'HABITER POUR RETROUVER L'ESPRIT DES LIEUX

Dans cette ère que l'on caractérise par les termes de « globalisation » et de « mondialisation », il est devenu presque banal d'opposer le local au global, et, pour dépasser cette opposition, d'affirmer qu'il faut « Penser globalement et agir localement », voire mettre en pratique le terme de « glocal ». Le « local », la « localité », et avec eux les notions d'espace et de territoire, sont donc toujours sur le devant de la scène, chez les politiques comme dans la recherche, pour désigner ce modèle pensé alternatif à la mondialisation qu'est le « développement local ». Certes, dans local, il y a bien le sens de lieu (« place » en anglais) qui, contrairement à celui d'espace et même de territoire, évoque d'emblée la singularité, voire l'unicité. Le terme de « lieu-dit » qui a constitué en France jusque dans les années 1950 un des deux éléments forts de l'identité de chaque individu, de son « état civil », le deuxième étant évidemment la filiation (Mathieu, 1985¹), exprime bien le caractère particulier et irréductible de la notion de lieu. Cependant, le sens du « lieu » s'est progressivement effacé même de la pensée du local du fait de la domination d'une conception fonctionnaliste et géométrique caractéristique de l'aménagement du territoire où le zonage et la limite sont des instruments « universels » de planification et contre lesquels la conception localiste a dû se définir dans une dimension essentiellement sociale.

Or, comme il est dit dans l'appel au colloque *Genius loci face à la mondialisation* « L'identification de l'homme et de son entourage se réalise à travers l'espace qui prend une dimension existentielle dans la vie quotidienne ». Il me semble important de revenir au sens latin de *locus*, et à cette conception – encore proche de l'animisme – de l'Antiquité où l'on « considérait que chaque lieu

¹ Les références entre les guillemets du corps du texte renvoient aux ouvrages contenus dans la bibliographie.

a son esprit, son *genius loci* ». Mais comment y revenir ? De mon point de vue, cette réflexion sur le sens des lieux ou « l'esprit des lieux », ne doit pas concerner seulement les « lieux magiques » qui « tout en constituant un lieu de vie de la population locale attirent des « étrangers », artistes et écrivains » et « gardent leur climat par delà les guerres, les migrations, les transitions politiques et économiques ». Le retour à l'idée de *genius loci* me semble utile voire nécessaire si on y voit une manière de repenser les lieux de la quotidienneté, aujourd'hui. Car la question critique de notre temps est bien de retrouver en quelque sorte le goût de l'ordinaire dans tous les lieux de vie. C'est pourquoi je fais mienne la citation de Christian Norberg-Schulz, « C'est uniquement lorsque nous comprendrons nos lieux, que nous serons en mesure de participer de manière créative, ainsi que de contribuer à leur histoire ».

UNE HYPOTHÈSE : REPENSER CE QUI FAIT L'HABITABILITÉ DE TOUT LIEU

En effet l'hypothèse que je défends pour qu'en Europe, les « lieux magiques », qu'ils soient urbains ou ruraux, gardent leur *genius loci* est qu'il ne suffit pas de les protéger, de les préserver de tout changement, voire d'y introduire intelligemment les signes visibles de la modernité. Il me semble, au contraire, qu'il faut rompre avec l'idée de préservation et d'espace privilégié et réservé, pour oser repenser les modes actuels d'habiter dans tous les lieux du quotidien. Le concept de mode d'habiter (Mathieu, 1996 ; Mathieu et al., 2004, Hucy et al. 2006) a été forgé pour rendre compte du rapport entre sensibilité des habitants et valeur des lieux. Etre à l'écoute des habitants de leurs cultures de la nature de leurs savoirs locaux pour (re)penser l'habitabilité des lieux. C'est en faisant de tous les lieux une « maison », en entrant l'utopie dans les territoires du quotidien, en habitant tous les lieux comme une « maison » que les lieux magiques seront, comme tous les autres lieux, pensés dans leur valeur locale et dans la responsabilité des habitants qui les font (fabriquent) au quotidien.

Pour introduire cette hypothèse je partirai d'une anecdote ou plutôt d'un bout de conversation avec le photographe du bourg de Gavray dans la Manche. Avec 1480 habitants, ce chef lieu d'un canton de 5 128 habitants comprend 14 communes dont Saint-Denis-Le Gast (500 habitants) la commune où je réside depuis 10 ans. Ce canton rural de densité faible, encore marqué, malgré le remplacement des haies et talus par des clôtures artificielles, fait l'objet d'une observation continue depuis 1990 (Mathieu, 2004). Monsieur Bataille est un homme cultivé, proche de la retraite, qui tient sa boutique depuis plus de vingt ans.

Bien que non originaire², il est respecté voire « aimé » comme le manifeste les photos de mariage et de communions que chaque famille du canton s'empresse de faire chez lui, ne serait-ce que pour y être au premier plan quelques semaines. Il est aussi connu pour son rôle de passeur : en montrant les photographies de ses clients, il révèle des compétences et des savoirs locaux, comme la croissance du nombre des saumons qui remontent la Sienne à l'époque des grandes marées du début de l'automne ou le travail de plasticiens de réputation internationale vivant dans le canton.

Alors que la communauté de commune vient d'achever la réhabilitation du paysage du Château de Gavray et qu'une association poursuit les fouilles archéologiques pour « tirer cette place forte de l'oubli »³, Monsieur Bataille me dit en cherchant à avoir mon approbation voire mon appui : « avec certaines personnes d'ici (les artistes, le paysagiste, le directeur du collège...) on pourrait faire un paysage sympa dans le bourg mais on ne peut rien faire ici, j'ai déjà essayé mais c'est non ».

Autrement dit, pour qu'un bourg qui ne manque pas de plaquettes publicitaires « Entre rocs et rivières » par son Église, son Château, son inscription dans « Le tour de table de Normandie », l'investissement fait pour transformer les chemins ruraux en « circuits de randonnées en Pays de Coutances, à pied, à cheval et en vélo ! » ..., soit un lieu, un lieu « sympa » si ce n'est « magique », il ne suffit pas de réhabiliter tel ou tel paysage ou monument, a fortiori de le préserver de tout changement, voire d'y introduire même intelligemment quelques signes visibles de la modernité (l'aménagement de la foire aux veaux ou celle du parking près du nouveau foyer). Il ne suffit pas non plus, comme à Villedieu les Poêles⁴ d'ajouter sur le panneau avant la sortie de l'autoroute « Villedieu, village étape » pour que le lieu soit lourd d'une valeur quotidienne, auprès de ceux qui y habitent comme pour ceux qui y passent. Dans la remarque de Monsieur Bataille, on devine une sorte de manque pour que ce « charmant » bourg rural soit un endroit partagé, comme si était absent le pacte nature / architecture évoqué dans l'appel de ce colloque, comme si ce qui construit l'habitabilité des lieux acceptée par le passant comme par le résident était oublié, ou plutôt n'était plus reconnu par les habitants du lieu.

² C'est à dire un « horsain » dans la dénomination locale parce qu'il est de Torigni sur Vire dans le Calvados.

³ Brochure disponible au syndicat d'initiative « Gavray. Entre rocs et rivières, itinéraire d'interprétation ».

⁴ La petite ville de Villedieu-les-Poêles (4318 habitants) est connue pour sa tradition industrielle dont la dinanderie et continue à être aujourd'hui un pôle d'emplois industriels, de services et de tourisme lié à la fois à la dinanderie et à sa position sur la « percée d'Avranches » lors du débarquement des troupes alliées en 1944.

Cette anecdote se veut donc une introduction à une question et à une hypothèse.

La question est la suivante : que peut faire un géographe qui se veut impliquée dans le problème de la « crise de l'habitation » (Colloque l'Habiter, 2006) et de l'habitabilité de tous les lieux (Mathieu et al., 2004 ; Hucy et al., 2005) ?

Quant à l'hypothèse, elle traverse mon expérience de vie et de recherche : pour que chaque individu retrouve le goût et le sens des lieux qu'il habite – ou qu'il traverse –, et surtout pour que chaque individu soit sensible au sens que les lieux ont pour les autres, et donc pour tous, il est nécessaire de sortir de l'extériorité du jugement « horsin » sur la qualité des paysages et des milieux de vie. En somme, il est important de prendre une distance par rapport à tout ce système de normes imposées au nom du sensible, les règles et les limites d'une soit disant bonne gouvernance de l'espace qui n'ont jusqu'à présent pas donné vraiment leur preuve du côté de l'esprit des lieux, du *genius loci* contemporain. Il faut retrouver les règles que les ménages et les individus créent pour partager, au-delà de leur maison individuelle, l'espace commun de fait – plus que de droit – si exigu soit-il (Pinchemel, 2006). Faire de tous les lieux une « maison » est, de mon point de vue, l'utopie propre du XXI^e siècle.

Mais comment comprendre ce rapport au lieu ? Comment savoir le repenser au point non seulement de modifier les représentations qu'en ont les gens ordinaires mais aussi de changer leurs pratiques de telle sorte que la conscience que tout les lieux qu'ils soient ruraux ou urbains, qu'ils soient au dedans ou au dehors, qu'ils soient des lieux de « stations » ou des lieux de passage, que les gens qui les pratiquent soit eux-mêmes stables ou mobiles ?

SORTIR DE LA VISION STÉRÉOTYPÉE DU « BEAU PAYSAGE » ET DU « PATRIMONIAL » POUR INVENTER UNE NOUVELLE DÉMARCHE DE RECHERCHE

Autrement dit, ce que nous remettons en cause c'est une vision descendante de ce qui produit les « lieux ayant un esprit », vision qui est largement répandue chez les architectes, les urbanistes, les paysagistes, et d'une façon générale chez tous ceux qui pensent posséder les clés de l'aménagement d'un territoire parce qu'ils ont été formés techniquement pour fabriquer nos lieux de vie selon des principes qui furent d'abord ceux de l'équilibre des territoires, puis ceux de la protection de la nature et des paysages et aujourd'hui ceux du développement durable.

Nous appelons à un renversement de démarche : au lieu de partir de modèles d'aménagement et d'urbanisme pour construire des pratiques satisfaisant et les individus dans leur bien-être, et les règles du « Beau », de l'« organisation de

l'espace » et de la valeur des lieux, nous proposons de commencer par la compréhension de ce qui fait, pour chacun de nous, pour chaque individu, la valeur de tous les lieux, du point de vue de leur habitabilité.

Cette démarche peut être décomposée en deux temps qui sont d'ailleurs concomitants.

1. Être à l'écoute du point de vue de l'habitant pour comprendre son rapport à tous les lieux, du chez soi jusqu'à l'ailleurs, en passant par les « espaces de traverse »

Dans cet effort pour repenser ce qui fait relation aux lieux – et tout particulièrement dans les sociétés post modernes à base d'individualisme –, il est nécessaire de mettre au centre de l'investigation l'individu – voire la personne – en tant qu'elle inscrit toutes ses actions et ses pratiques dans l'ensemble des lieux qui constituent ce que les Pinchemel appellent « La face de la terre ». L'habitant est défini comme l'individu dans sa relation aux « natures » et la matérialité, même si, comme nous le verrons plus tard, ce rapport est pétri par les représentations, la mémoire des lieux aimés et les valeurs, en somme par la culture qu'il s'est forgée. Il s'agit donc de comprendre les « logiques habitantes » (Morel-Brochet, 2006) des individus et des familles – et en particulier les choix et les préférences des lieux de vie – avant de tenter de repérer et d'identifier ce qu'elles produisent au niveau collectif. Être à l'écoute du rapport que chacun a avec tous les lieux qu'il pratique, ceux où il travaille, ceux où il circule, ceux où il se loge et s'abrite et, enfin ceux qu'il partage avec les autres – dit espace public – (Mathieu, 2000), c'est comprendre le système de relations individuelles qui interagit sur le système social, lui-même constituant en quelque sorte le « lien social local » ou le mode de gestion collective de lieux identifiés.

2. Construire un concept évaluateur des représentations et des pratiques des individus dans tous leurs « états géographiques »

C'est en 1993, à l'occasion du Colloque International « Les fondements agraires de l'Europe » organisé par le GDR Agral, que j'introduis, dans une communication qui s'adresse principalement aux sociologues et géographes, le terme de « modes d'habiter » défini comme un concept « entre » deux concepts, celui géographique de « genre de vie » (Sorre, 1948) devenu obsolète pour cause d'abandon du paradigme des rapports sociétés/natures et consécutivement du concept de « milieu », celui sociologique de « mode de vie » banalisé par l'usage statistique et journalistique au point de perdre son effectivité théorique initiale. Le nouveau concept est donc construit pour recomposer (réarticuler) les deux

versants implicites et symétriques des expressions antérieures, d'ailleurs peu évidents tant elles se ressemblent formellement : pour genre de vie, le versant de la matérialité et de la naturalité du social, l'importance de l'environnement matériel des sociétés qui aménagent et habitent la Terre ; pour mode de vie, la force des représentations individuelles et collectives qui façonnent les comportements et éclairent les choix individuels des formes matérielles et sensibles de la « demeure terrestre ». Le terme mode d'habiter est alors lancé pour en quelque sorte « réveiller », réactiver les sens endormis ou perdus dans les deux autres, d'ailleurs du fait de l'effacement de celui de « vie » plutôt que de celui de « genre » ou de « mode ». Il l'est aussi pour affirmer l'indivisibilité de la relation entre les deux versants matériel et idéal de toute action humaine et de tout fait social.

Depuis un certain nombre de publications (Mathieu, 1996 ; Mathieu, Morel-Brochet, 2001 ; Mathieu et al., 2004) dont une en cours qui se veut délibérément théorique, ont fait progresser les contours et les propriétés du concept mode d'habiter.

L'encadré 2 résume ces propriétés et tente de démontrer son intérêt opératoire, pour évaluer dans le temps et dans l'espace les rapports des sociétés (de l'espèce humaine) à leurs (ses) lieux et milieux. Il met l'accent sur sa capacité intégrative, encore très ouverte et heuristique, des relations entre dimensions et niveaux d'organisation d'un système complexe que l'on désigne communément par l'expression de « rapports sociétés/natures » ou de « éco-socio-système ».

3. Mettre en œuvre une méthodologie croisant analyse spatiale et anthropologie géographique

Pour vérifier son caractère opératoire, encore faut-il passer du nouveau concept à sa mise en œuvre et donc construire des outils et des dispositifs équivalents à des « expériences », bien que le problème posé le soit par les sciences sociales. L'exploration de la valeur du concept par son application dans différents contextes et situations : – milieux urbains à Rouen et à Paris (Hucy, 2002 ; Hucy et al., 2006 ; Grésillon, 2005) ; gradient de milieux ruraux et urbains (Morel-Brochet, 2006) ; milieux périurbains montagnards (Giusepelli, 2006) – a constitué un des objectifs de l'axe « Modes d'habiter Dynamiques sociales et territoriales » (2000-2004) de l'UMR Ladyss ainsi que du séminaire « Mode d'habiter » qui, élargi à des chercheurs d'autres institutions de recherche, fonctionne depuis 2003. Malgré leur variété due au fait qu'elles se sont effectuées essentiellement au travers de thèses de doctorat, ces expériences ont donné lieu à l'élaboration de nouveaux outils d'analyse dont la particularité est d'emprunter et de mêler des outils d'analyse issus de différentes disciplines, ce jusqu'à forger

ceux qui conviennent pour appréhender les objets complexes que construit la notion de mode d'habiter.

Le premier correspond à l'impératif de recentrage de la question sur l'individu-habitant dans son rapport aux lieux et milieux de vie. D'abord dénommé « Biographies résidentielles », nous lui avons préféré « Récits de lieux de vie » (Mathieu et al., 2004). Les entretiens qui conduisent au récit de lieu de vie sont proches d'une manière historique de faire appel aux « histoires de vie » individuelles pour construire de nouvelles sources de l'histoire générale en particulier par la « mémoire orale » (École des Annales mais aussi Collection Terres humaines de J. Malaurie) mais ils s'en écartent dans la mesure où c'est le vécu temporel et la mémoire des lieux qui les dirigent plutôt que la relation entre le vécu individuel et les temporalités générales que ces histoires de vie restituent. Ils sont aussi redevables à la notion sociologique de « récit de vie » qui met l'accent sur « l'illusion biographique » (Bourdieu, ...) et sur la distinction entre « l'histoire vécue par une personne et le récit qu'elle peut en faire à la demande du chercheur (et le récit pour l'idée de « parcours » et de « trajectoires » de vie, le récit de lieu de vie met au centre de la biographie la sensibilité géographique, le rapport aux lieux dans leur matérialité, les formes matérielles qui expliquent les préférences et la valeur accordée à tous les lieux habités au sens large⁵. En ce sens il rejoint aussi l'idée des « parcours », des « trajets » et des « promenades » qui sont en usage chez les architectes et a fait la renommée du laboratoire de J.F. Augoyard le Cresson. Parce que ces biographies révèlent la multi appartenance aux lieux des habitants, au caractère polytopique de l'habiter (Morel-Brochet, 2006), elles retrouvent à la fois les méthodes descriptives et d'observation de la géographie (Pinchemel, 2005) et celles anthropologiques qui révèlent les passages entre nature et culture, le réel et le rêvé, les représentations et les pratiques qui définissent le système de valeurs des individus et des sociétés. En ce sens le récit de lieu de vie va bien au delà de la phénoménologie et du « discours habitant » sur les lieux (Hoyaux, 2006).

Ces entretiens ont pour particularité 1) de rendre compte de la façon la plus précise des valeurs que chaque habitant accorde à chacun des éléments du lieu qu'il habite actuellement : principe d'exactitude dans la mise en rapport du discours et de la configuration matérielle des lieux où se produit le discours au « dedans » (au niveau du plan de chaque pièce) et au « dehors » (l'environnement immédiat du lieu d'habitat de l'enquêté) mais aussi la description de ses mouvements et des lieux traversés situés par rapport à sa maison ; 2) de provoquer la narration de tous les lieux ayant valeur d'habitat dans le passé et dans le futur de l'enquêté, pour déboucher sur une mise en parallèle des qualités des lieux de vie les uns par

⁵ Les lieux de travail, de résidence, de circulation, de partage collectif.

rapport aux autres (d'où le nom de récits de lieux de vie) 3) de tenter d'isoler dans le discours tout ce qui est connaissance de la matérialité et de la qualité des lieux évoqués ainsi que tout ce qui est de l'ordre des représentations et des "cultures de la nature" (Mathieu et al., 2004).

Mais cette plongée dans le vécu individuel de chaque habitant ne doit pas exclure une analyse objective et parallèle des lieux évoqués par chacun qui s'attache non seulement à la description minutieuse du « terrain » et des « formes » qui, selon P. Pinchemel, constitue l'objet de la géographie à savoir l'interface terrestre (Pinchemel, 2005) mais aussi à ce que qu'il y a de « physique » – de naturel et de matériel – dans cette morphologie des territoires sur lesquels s'exercent les pratiques et se déploient les rêves et représentations des habitants. C'est pourquoi le deuxième outil – réinventé par les progrès informatiques – est la cartographie aux différentes échelles de la relation habitant/milieus des « substrats naturels » (Hucy, 2002) représentée au plus près des unités élémentaires que constituent les grilles d'un carroyage (géoréférencement) et mobilisant les relations entre les différentes couches de cette naturalité/matérialité (animaux/végétaux ; matériaux des formes construites : bâtiments, rues, réseau routier et espaces publics ou « communs » ; climat, topographie, hydrographie ; pollutions mobiles et stables comme l'air et les sols pollués...) En somme, il s'agit de retrouver, en les modernisant techniquement, les outils descriptifs de la grande échelle – ce qui est appelé « paysage » dans la géographie classique – qui constituaient une des bases de la notion de genre de vie et qu'illustrent superbement la description que fait, croquis et cartes à l'appui Geneviève Pinchemel des cours, courettes et maisons de cour lilloises (2005). Ce que les géographes nommaient « habitat » et « maison » (rural, urbain, montagnard, vigneron etc.) représenté autant par le dehors que par le dedans ainsi d'ailleurs que par le site et la situation et dans lequel la source cadastrale avait une grande importance parce qu'elle définit des propriétés est de ce fait à réhabiliter, même si la problématique dans laquelle ces outils descriptifs sont mobilisés est rendue radicalement différente par le recours aux individus et ménages, objets à part entière de la connaissance au même titre que les formes et les lieux. C'est ainsi que la qualification matérielle de la maison interprétée à la lumière des signes et symboles qui en font sa valeur est un moyen de sortir de l'idée fonctionnelle voire abstraite de logement et de retrouver l'anthropologie géographique de Pierre Deffontaines (1972) que certains géographes contemporains ont prolongé (par exemple Pezeu-Massabuau, 2003).

Nous ne nous attarderons pas sur le dernier qui, à lui seul, nécessiterait un long développement. Mais il est évident que cette nouvelle démarche si elle est d'essence « géographique » puisqu'elle interroge la « géographicité », « l'espace

géographique » et l'habitabilité des lieux et milieux de vie de l'espèce humaine, exige la mise en place de pratiques interdisciplinaires. En premier lieu l'interdisciplinarité interne à la géographie (Mathieu, 1997) entre architecture, géographie physique et géographie humaine (Hucy et al. 2005) ; entre écologie animale et végétale et géographie anthropologique (Mathieu et al., 1997 ; Blanc et al. 2005) ; entre physique, neurosciences et géo-anthropologie (Grésillon, 2005 ; Blanc et al. 2005).

LE CONCEPT À L'ÉPREUVE DES TERRAINS

1. Premiers résultats à confronter

Comme nous l'avons dit plus haut, un groupe de travail réuni dans le séminaire « Mode d'habiter » du Ladyss s'applique à mettre à l'épreuve ce concept évaluateur dans différents contextes et terrains définis comme des « lieux » et des « milieux » de vie. Il est encore trop tôt pour présenter ici des résultats confrontés et théorisés, mais nous en sélectionnerons quelques-uns issus des expériences de Wandrille Hucy sur Rouen et de Lucile Grésillon sur Paris, avant de revenir au terrain du canton de Gavray pour conclure l'anecdote de départ.

Les planches 1 et 2 donnent à voir le travail sémantique et cartographique effectué pour déconstruire les images stéréotypées de l'agglomération de Rouen où la « nature » se confond avec les « espaces verts », et tenter de construire une nouvelle représentation « objective » de ses « milieux » qui combinent les « natures » présentes – depuis les « sauvages dans la ville » jusqu'à l'artificialité maximale du bâti dense et des sols imperméabilisés – avec les données sociales. L'espace urbain de Rouen devient alors une mosaïque de milieux qu'il est alors possible d'articuler avec l'idée de « lieux » dans toutes leurs singularités.

Quant aux planches 2 et 3, elles renvoient aux deux typologies auxquelles ces deux auteurs ont débouché. Même si les termes employés ne sont pas semblables, ils font apparaître des figures de la relation habitant/milieux de vie qui montrent un contraste entre les représentations et pratiques des lieux « conscientes » de leur effet sur « l'interface terrestre » – « l'habitant éco-sensible » (Hucy) « l'habitant » tout court (Grésillon) d'un côté, « le citoyen » qui voit la ville comme lieu d'aménité (Grésillon) ou « le fonctionnaliste calculateur » (Hucy) de l'autre qui ne tient aucun compte de son « empreinte écologique ». La figure du « réfugié » est particulièrement intéressante car elle traduit ce malaise qui est au fond de la « crise de l'habitation » se traduisant par un refus de l'espace « public » qui n'est plus pensé – et vécu – comme un espace commun et partagé mais des « non lieux » hostiles et sans « genius ».

2. Retour sur les « modes d'habiter Gavray »

Au terme de cette réflexion, il me faut revenir sur la remarque du photographe de Gavray, et en approfondir le sens pour comprendre ce qui rend si difficile de construire des lieux avec esprit et ce qu'il faudrait faire pour retrouver ce goût des lieux publics ou « communs » en particulier. Les nombreux récits de lieux de vie recueillis chez les habitants du canton, qu'il s'agisse d'agriculteurs ou anciens agriculteurs, d'habitants originaires travaillant dans les emplois non agricoles sur place ou dans les bourgs et petites villes environnantes (Cérences, Coutances, Saint-Lô, Villedieu-les-Poêles ou Avranches), de « horsins », le plus souvent de nouveaux arrivés, propriétaires de « maisons rurales » et de nationalité française ou étrangère (britanniques et allemands en particulier) font apparaître à quel point le mode d'habiter du canton de Gavray est dominé par la valeur accordée à son « chez soi », le modèle du « foyer » où se bâtit, selon les moyens financiers dont on dispose, un « bonheur » local fondé sur un habitat paysan bricolé selon les cultures de chaque famille et sur le jardin potager qui fournit pour certains l'essentiel de la consommation alimentaire annuelle. Certes, cet ensemble d'individus-habitants construisant leurs lieux privés conformément à leurs désirs, leurs sensibilités à la beauté de ces lieux et au bien-être qu'ils leur procurent, font appel à ce que l'on pourrait appeler un espace commun : les parkings du bourg, le supermarché, la place de la foire aux veaux qui a lieu tous les mercredis, les commerces et bien évidemment les bâtiments publics de la mairie, de l'église, du collège et des écoles, et – pour combien de temps – des bureaux de poste, mais le rapport est toujours fonctionnel et marchand. L'espace public n'est plus porteur d'émotion collective même le jour des cérémonies du 11 novembre. Si les habitants tiennent au « marché normand » en Juillet et surtout à la « Foire de Saint-Luc » en Octobre, c'est qu'on y fait des affaires sous couvert de régionalisme et de produits du terroir. Mais les places sont « vides de sens » (entretien J.P. Bataille et son assistant Bienassis), les chemins creux de bocage et les haies sont livrées à la destruction sans réelle réaction parce que l'important est d'être heureux chez soi à la hauteur de ses moyens. La vie ensemble n'est pas un enjeu des modes d'habiter sauf pour quelques uns : d'après J.P. Bataille, ceux qui ont monté cette association pour le maintien, voire le développement des saumons amis qui ne trouvent ni écho ni soutien auprès de la municipalité ; les « gens de valeur » (peintres, architectes, retraités ayant eu d'importantes fonctions dans l'entreprise ou dans la fonction publique) qui « font peur » et sont écartés de toute décision publique. Le « lieu commun » ne peut émerger faute de pensée de ce que pourrait être une démocratie locale tenant compte de toutes les dimensions de ce que veut dire habiter le canton de Gavray. D'ailleurs, si le paysage du château ducal a été restauré,

c'est pour tenir le rang face à Hambye, le bourg toujours rival dans le canton par son abbaye et la dimension culturelle de sa municipalité orientée vers la valorisation de ses lieux, de son espace public. D'après notre photographie, personne ne regarde le paysage restauré, c'est l'affaire de la municipalité mais pas de ceux qui vivent dans le canton de Gavray.

Conclusion

Repenser les modes d'habiter c'est donc prendre conscience que tout le monde n'habite pas la « face de la terre », la terre du territoire de la même façon. C'est aussi prendre conscience que, jusqu'à présent, l'habitant « écosensible », l'habitant au sens plein du terme dans ses représentations et ses pratiques est le plus souvent minoritaire dans la société locale. On pourrait dire que l'individu qui pense son rapport aux lieux comme une parenthèse, comme un temps de « vacances » est plus répandu que celui qui a conscience que tous les lieux qu'il traverse sont habités par lui et que ce n'est pas que le chez soi qui doit être habitable. C'est pourquoi à Gavray comme ailleurs il est temps de valoriser l'habitant utopique qui fait de tous les lieux une maison.

C'est en faisant de tous les lieux une « maison », en entrant l'utopie dans les territoires du quotidien, en habitant tous les lieux comme une « maison » que les lieux magiques seront, comme tous les autres lieux, pensés dans leur valeur locale et dans la responsabilité des habitants qui les font (fabriquent) au quotidien.

Références:

- Deffontaines P., 1972, *L'homme et sa maison*, Paris, Gallimard, p. 243.
- Giusepelli E., 2006, « Place et fonctions de l'agriculture en zones périurbaines de montagne : modes d'habiter et représentations du rural », *L'Espace Géographique*, 2, pp. 133-147.
- Grébillon L., 2005, *Sentir Paris : bien-être et valeur des lieux*, Thèse de géographie, Université de Paris 1 Panthéon Sorbonne (sous la direction de N. Mathieu).
- Hoyaux A.-F., 2006, « Pragmatique phénoménologique des constructions territoriales et idéologiques dans les discours d'habitants », *L'Espace géographique*, 3, pp. 271-285.
- Hucy W., 2002. *La nature dans la ville et les modes d'habiter l'espace urbain ; expérimentation sur l'agglomération rouennaise*, Thèse de géographie Université de Rouen sous la direction de N. Mathieu et Yves Guermond, 327 p. + annexes.
- Hucy W., Mathieu N., 2006, « Vivre et habiter dans une ville au naturel. L'agglomération rouennaise : terrain d'expérience et modèle », in : *Quatre ans de recherche urbaine 2001-2004 ACI-Ville Ministère de la Recherche*, coordonné par E. Bajolet, M.-F. Mattei et J.-M. Rennes, Presses Universitaires François Rabelais/Maison des Sciences de l'Homme, « Villes et territoires », pp. 127-140.
- Mathieu N., 1985, « Le casse-tête du local », *Autogestions*, n° 19, pp. 79-85.

- Mathieu N., 1991, « Le local, une des formes de l'identité européenne ? », *Études régionales et locales*, 6, Repenser l'Europe, Varsovie, pp. 55-57 (Actes du colloque "Europe unifiée, le défi de l'an 2000", Madralin, juin 1991).
- Mathieu N., 1997, « Interdisciplinarité interne, interdisciplinarité externe, quel intérêt heuristique pour la géographie : Réflexion à partir d'une confrontation de pratiques », in: *Géographie(s) et langage(s) Interface, Représentation, Interdisciplinarité*. Actes du Colloque IUKB-IRI (UNIL) de Sion 1997, Georges NICOLAS éd., 1999, Sion, Institut Universitaire Kurt BÖSCH/Société scientifique Ératosthène, pp. 65-82.
- Mathieu N., 2006, « Le local, une des formes de l'identité européenne », in : Ali Aït Abdelmalek, *Le Territoire entre l'Europe et l'État-Nation*, Rennes, PUR, pp. 43-54.
- Mathieu N., « Les Politiques territoriales intercommunales engendrent-elles plus de responsabilité dans la gestion d'un territoire ? », in Actes du Colloque de l'ARF 2004 Ed. Université de Toulouse Le Mirail, 22 p. à paraître.
- Mathieu N., 1996, « Rural et urbain : unité et diversité dans les évolutions des modes d'habiter », in Jollivet, M., Eizner, N., dir., *L'Europe et ses campagnes*, Presses FNSP, pp. 187-216.
- Mathieu N., Morel-Brochet A., 2001, « Essai sur l'habiter : le rural à l'épreuve de la mobilité », in: *Dynamique rurale, Environnement et Stratégies spatiales*. Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry, pp. 467-475.
- Mathieu N., Blanc N., Rivault C., Cloarec A., 1997, « Le dialogue interdisciplinaire mis à l'épreuve : réflexions à partir d'une recherche sur les blattes urbaines », *Natures Sciences Sociétés*, 1, vol. 5, pp. 18-30.
- Mathieu N., Morel-Brochet A., Blanc N., Gajewski P., Gresillon L., Hebert F., Hucy W., Raymond R., 2004, « Habiter le dedans et le dehors : la maison ou l'Eden rêvé et recréé », *STRATES*, 11, pp. 267-288.
- Mathieu N., Guérmond Y., Eds, 2005, *La ville durable, du politique au scientifique*, Paris, Éditions Quae, coll. INdiSciplineS, 286 p.
- Mathieu N., 2006, « L'utopie féminine : faire de tous les lieux une maison », communication au colloque « Utopies féministes et expérimentations sociales » Tours, 8 et 9 mars, 6 p. (à paraître).
- Mathieu N., 2000, « L'évolution des modes d'habiter : un révélateur des mutations des sociétés urbaines et rurales », Colloque de Strasbourg « Nouvelles urbanités et ruralités » à paraître.
- Morel-Brochet A., 2006, *Ville et campagne à l'épreuve des modes d'habiter. Approche biographique des logiques habitantes*, Thèse de géographie, Université de Paris I Panthéon Sorbonne (sous la direction de N. Mathieu).
- Pezeu-Massabuau J., 2003, *Habiter : rêve, image, projet*, Paris, L'Harmattan, 186 p.
- Pinchemel G., et P., 2005, *Géographes, une intelligence de la terre*, Paris, à p. Ed. Arguments, 296 p.
- Pinchemel G. « Le cours et courettes Lilloises », in Pinchemel G., et P., 2005, *Géographes, une intelligence de la terre*, Paris, à p éditions Arguments, pp. 25-50 (Extrait de Urbanisme et habitation : Geneviève Pinchemel, *La vie urbaine*, janv-mars 1954, 9-38).
- Sorre Maximilien, 1948, « La notion de genre de vie et sa valeur actuelle », *Annales de Géographie*, premier article, n° 306, LXII année, avril-juin, pp. 97-108 ; deuxième article, n° 307, LXII année, juillet-septembre.